

Samedi tard

Claire Dé

Number 12, Spring–Summer 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (1981). Samedi tard. *Moebius*, (12), 27–28.

Samedi tard

Les bars sont fermés. Le métro a cessé de fonctionner. L'ogresse et le cannibale prennent un taxi, l'air de rien. Elle est son ogresse préférée, il est son cannibale favori. Personne ne le sait. Chacune et chacun chérit sa liberté. Elle et il se dégustent mutuellement, avec amour, sans aucune précipitation.

Sur la banquette arrière, l'ogresse capture la menotte du cannibale. La soirée a été énervante, légère.

Maintenant, il faut choisir entre le garage à tramway de l'ogresse ou le coqueron renové, haut-perché du cannibale, Carré Saint-Louis. Le coqueron du cannibale est plus proche. On opte pour ce dernier.

Il et elle sortent du taxi ensemble. Le cannibale se suspend au bras de l'ogresse. Elle et il traversent le parc à pas tranquilles, en flairant la fin de la nuit, l'air frais et sec.

Le cannibale passe le premier. En montant l'escalier il raconte une baliverne. L'ogresse rit tout bas en secouant ses épaules géantes.

C'est petit chez le cannibale, beige, tiède, une chambrette monacale, sans souvenir, un lit, un fauteuil, une table, deux chaises. L'ogresse s'insinue jusqu'au lit, pendant que le cannibale s'affaire, éteint les lumières, débouche des bouteilles d'eau minérale, prépare des bols de pistaches et de graines de tournesol crues.

L'ogresse dit au cannibale:

— Je veux d'abord que tu me renifles, que tu te régales à l'avance, que tu salives, que tu aies chaud et en même temps que tu frissonnes.

Je veux ensuite que tu m'effleures, que tu me frôles, que tu frottes ta peau sur la mienne comme une flanelle sur la pomme: pour la faire briller, reluire.

Puis je veux que tu me roules dans tes mains, que tu me tâtes, que tu me goûtes. Je goûte framboisée à la naissance du cou, citronnée au mollet, et salée autour du grain de beauté sous le bras, et acidulée ailleurs, puis aussi amère et vanillée. Je veux que tu me grignotes à petites bouchées, que tu me croques, que tu me déglutisses, que tu me sucés, que tu me têtes, que tu

m'engloutisses. Je veux que tu t'assouvisses dans mes cheveux, que tu t'empiffres de mes seins, que tu dévores mon ventre, mes cuisses, que tu rumines mon sexe avec ta bouche, tes doigts, ton sexe à toi qui me mouillent et m'enflamment.

La lueur bleutée fluorescente de la ville coule par les fenêtres. Les quatre souliers de l'ogresse et du cannibale les quittent, leur deux ceintures, leur deux cols s'ouvrent, ça débraille au ralenti. La conversation palpite, intime.

Les peaux baignent comme dans du lait. Les rideaux en voile font des tatas avec le vent mou. La nuit se dilue, s'éclaircit. Leur deux ventres s'alourdissent, le cannibale se rapproche de l'ogresse, leurs quatre oreilles s'embrassent, leur deux chevelures se mêlent, leur bouches, leurs mains explorent leur visages, cous, torsos, dos, jambes, sexes, les épidermes se collent, les corps se tortillent, les mamours se précisent, le cannibale se roule sur l'ogresse qui expansionne de plaisir. Il l'avale, elle le savoure les yeux fermés, en claquant la langue, exquise de gloutonnerie, gouffre goinfre de douceur, il l'étreint, elle l'absorbe, il la mastique, elle le gobe, il la serre sur lui, elle le prend et il la prend. Le tremblement les pogne, la sueur les embrume, leur respiration se creuse, l'indicible extase les aspire par le haut.

L'ogresse jouit, le cannibale éjacule.

Quand la volupté au coeur cognant se résigne à mourir au bord d'eux-mêmes, le cannibale se love dans le creux des genoux de l'ogresse. A leur insu, le sommeil les enrobe dans son goudron chaud. L'ogresse et le cannibale trébuchent et se noient dans leurs rêves.

Aujourd'hui c'est dimanche.